

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

LE TUTOIEMENT

II

Ces nuances ne sont pas seulement dignes de tous les respects, elles sont aussi pleines de charmes. Qui n'a senti les douceurs attachées au traditionnel tutoiement de deux camarades d'études se retrouvant, après de longues années jetées dans les positions sociales les plus différentes et souvent les plus inégales, toujours égaux par l'inaltérable souvenir de la confraternité..... ?

Qui n'a compris le bonheur de ces vieux et fidèles serviteurs, dont la race tend à se perdre, lorsqu'ils s'entendaient amicalement tutoyer par leurs jeunes maîtres qu'ils ont portés dans leurs bras ?

Qui n'a admiré le mélange de respect et de tendresse avec lequel un enfant bien né sait dire à sa mère : je vous aime !

La révolution, dans son aveugle passion pour l'égalité, avait été logique lorsque, attaquant de front le génie de la langue, elle avait décrété le tutoiement universel. L'orage passé, l'invincible tradition s'est réveillée ; le pronom *vous*, employé au singulier comme signe de déférence, ayant cessé d'être interdit sous peine de mort, a été remis au bourreau.

Mais, par une incroyable inconséquence, cette marque de respect, dans un grand nombre de familles, n'a point été rendue à ceux qui la méritent en première ligne : au père et à la mère.

Certains ouvrages, qui avaient de la vogue à cette époque,

continuèrent à propager cette mode déplorable que signalait, en la réprouvant, dès l'année 1800, l'abbé de Veuxelles, auteur d'un discours préliminaire mis en tête d'une nouvelle édition de l'éducation des filles de Fénelon.

“ Les premières mères, dit-il, qui s'avisèrent de se laisser tutoyer par leurs enfants furent quelques femmes très vaines, qui crurent se distinguer par une singularité aimable. Leur exemple fut suivi par une foule d'autres plus passionnées que vraiment tendres pour leurs enfants, et quelques pères plus complaisants que sages. Elles rêvèrent que le secret d'être toujours aimées par ces êtres si chers était trouvé ; que la familiarité établirait la confiance et n'amènerait point l'indépendance et le mépris ; que les enfants allaient toujours être contents et les mères toujours embrassées et applaudies.

“ On veut changer en amusement et en délices la plus importante des fonctions et celle qui demande une attention plus vive : l'éducation.

“ La nature n'accorde rien qu'au travail, il n'y a point de vrai succès facile ; le jeu prolongé ne produit que la vanité et la peine, et pour appliquer ici les principes de Fénelon, Dieu a tellement combiné pour l'homme les nécessités de la pénitence, que l'exercice s'en rencontre dans nos occupations les plus raisonnables et les plus douces.”

Il est remarquable que l'antique usage ne fut point ébranlé à Lyon comme dans beaucoup d'autres villes. On peut trouver l'explication de ce fait dans la règle de plusieurs excellentes maisons d'éducation, où l'on a toujours fait aux enfants un devoir de perdre cette habitude, en saisissant pour cela la circonstance de leur première communion ; dans les efforts persévérants de plusieurs membres du clergé jouissant d'une grande influence, tels que l'abbé Marduel (1) au commencement de ce siècle, et de nos jours, M. le Curé Déroziers, qui, l'un et l'autre, ne se laissaient pas de traiter ce sujet dans leurs pro-

1) De l'autorité paternelle et de la piété filiale, par l'abbé Marduel.

nes et de faire aux jeunes époux les plus instantes recommandations à cet égard.

Malheureusement la plupart des livres mis entre les mains de nos enfants pour former, en les récréant, leur cœur et leur intelligence, prêtent aux petits personnages qu'ils mettent en scène, cette locution fâcheuse. Il y a d'ailleurs une singulière différence entre la parole et l'écriture. Il était autrefois d'usage, lorsqu'on livrait un livre à la publicité, de remplacer les pronoms *tu* et *toi*, par *vous*, fût-ce même une lettre d'un père à son fils, ou d'un frère à son frère. Il serait encore regardé comme inconvenant que deux amis qui ont l'habitude de se tutoyer dans l'intimité, le fissent en présence d'une assemblée solennelle. Mais nous verrons cela quelques jours : les usages de la bonne compagnie s'entraînent les uns les autres dans leur chute.

Fr. C. S. V.

UNE SOIREE DE FAMILLE

(Suite)

Quand le tour du père Jos arriva, tous les bruits cessèrent, et l'assistance fit cercle autour de lui. On connaissait déjà la renommée du vieux patriote, qui passe pour le plus fort conteur de son temps. À la facilité du langage, il joignait l'entrain du débit et la peinture frappante des situations. La chaleur de ses récits nous empoignait. Et ce vieux de là vieille, qui appartenait à une époque si tourmentée de notre existence comme peuple, qui avait passé par tant de péripéties, avait amassé dans un coin de sa mémoire un joli répertoire de narrations intéressantes. C'était jouissance pour lui, le brave homme, que de les raconter souvent.

Comme tout le monde était aux écoutes, confondu dans le même désir d'entendre sa parole toujours aussi intéressante que sympathique, le père Jos, secoua la cendre de sa pipe, avala une dernière rasade, en toussant ; c'est une histoire vraie, dit-il que je vais vous conter.

II

Il y avait une fois un homme bien malheureux, et cet homme c'était moi. On était alors aux sombres jours de 1838. Les patriotes avaient levé les armes contre ces vilains Anglais. Mon caractère bouillant me jeta au milieu des rebelles. Que de peines me coûta cette décision prise dans un moment d'enthousiasme ! La trahison jointe à l'insuffisance de l'armement nous courba devant l'ennemi : nous fûmes écrasés comme des vermineux. C'était le chemin des larmes, qu'il nous fallait gravir à présent. La prison de Montréal, avec ses affreux cachots, véritables tombeaux, engloutit nos vaillantes cohortes. Là le froid, la faim, nous torturèrent horriblement ; tandis qu'une population effrénée vomissait contre nous les injures les plus infâmes. Que d'humiliation ! que d'avanies ! Ah ! ces vilains Anglais, que je les ai détestés !

Tous les jours nous réservaient des souffrances nouvelles.

Nous envions le sort de ceux qui venaient d'expier sur l'échafaud quand on nous entassa comme un vil troupeau dans les flancs du Buffalo. Ce n'était que le prélude de misères plus atroces,..... les misères de l'exil. Oui, qu'il est amer, mes amis, le pain de l'exil !! Ce que nous avons souffert de douleurs physiques et morales est inouï. Notre seule consolation, c'était notre confiance en Dieu, qui, sans doute, toucha le cœur de nos ennemis, et fit luire à nos yeux attristés l'heure de la délivrance.

La nouvelle que nous étions libres, nous donna un regain de vie.

Pour lors, nous courons au plus prochain port de mer, et grâce à nos petites épargnes, nous nous procurons un billet de passage sur le premier vaisseau en destination pour l'Europe. Que le trajet nous parut long ! Rien que le ciel et l'onde amère, toujours agitée ; rien que l'ennui pour compagnon. Souvent dans le jour, debout sur le pont, je sondais l'espace, pour découvrir les montagnes de mon pays, ou je prêtais l'oreille à la voix des vents, s'ils ne chantaient pas quelques airs canadiens.

Enfin le vieux roc de Québec, baigné d'une épaisse buée se dresse à l'horizon, teint de couleurs rouges : pour nous, quelle ivresse !

Quelques heures,... et nous accostons au quai, bondé d'une foule remuante.

Je pensais rencontrer là, Zoé, (c'était le nom de son épouse), mais son absence me prouva qu'elle n'avait pas reçu ma dernière lettre. Pour comble de malheur, je n'avais plus un sou valant dans mon gousset, pas une diable de pistole. — Il n'y avait pas de temps à perdre, je résolus de faire le trajet à pied. De Québec à Chateauguay la distance est belle ! N'importe, le désir de voir ma femme et mes enfants me donnait des ailes : mes pieds ne touchaient pas la terre. En avant, garçon ! Le jour je quêtai mon pain, la nuit je couchais à la belle étoile.

Mes pieds mal enveloppés dans de vieilles chaussures, étaient tout ensanglantés ; n'importe, marche toujours. J'avais soif des tendresses de ma famille.

Je touchais à la fin de mes tribulations. Sur le soir de la troisième journée, comme la nuit tombait sur la terre, j'arrivai dans le rang, où était ma demeure. Mon cœur débordait d'allégresse. J'étais si impressionné, si suffoqué, par les bouffées de joie, que je dus m'asseoir, sur une grande roche plate, le long du chemin. Mes jambes ne pouvaient plus me porter.

Tout ce qui frappait mes regards avait pour moi un charme particulier. La lune, de son lumineux séjour, semblait me sourire. Les passants, qui me frôlaient sans m'apercevoir, me causaient de bien délectables émotions. Tout était encore frais dans mon souvenir ; leur figure ne m'était pas étrangère.

Je résolus pourtant de ne pas me faire connaître. C'est à Zoé que je réservai la bonne nouvelle. Ah ! ma chère femme, pensais-je, comme elle va être heureuse ! Comme cette existence si avariée va se sentir soulager. Comment a-t-elle vécu depuis mon triste départ ! Et mes enfants..... que leurs baisers vont être doux ! Bref, milles choses semblables sillonnaient mon esprit.

Ayant satisfait à ce premier élan de ma gaité, je me relevai

et hâtai de nouveau mes pas vers ma demeure. Plus j'avancais, plus je me sentais ému. C'est comme si on m'eût placé le cœur dans un étai. La figure en pleurs de Zoé et de mes enfants était déjà devant mes yeux. Quelle situation ! Quelle situation ! !

Soudain, des aboiements formidables me font tressaillir. Je me clapis près d'une petite clôture. Quelques pieds seulement me séparaient de tout ce que j'avais de plus cher au monde. Il me semblait que l'atmosphère était parfumée. Mon cœur battait à se rompre. Les sueurs tombaient à grosses gouttes de mon front, et un léger tremblement secouait tout mon être : je croyais perdre la tête. Tout-à-coup, un chien de haute taille, se met à sauter autour de moi, en signe de contentement, me lèche les mains, me caressait des battements de sa queue en panache. Quelle ne fut pas ma surprise quand je vis que c'était mon fidèle Moiro ! Qu'il avait vieilli depuis 7 ans ! Je flattai son long poil soyeux, aux reflets fauves pour apaiser ses aboiements de joie, dans la crainte qu'il ne donna l'éveil à la maison.

Pour lors, je pris mon courage à deux mains, et j'allais frapper à la porte de ma chaumière, quand le son d'une voix m'arrêta le bras. " O mon Dieu, disait-elle, veille sur les jours du pauvre exilé que nous pleurons. Fais-lui trouver légères les souffrances de la terre étrangère. Puisse votre bonté le rendre à notre affection. "

Au murmure de cette pénétrante prière, je tombai spontanément à genoux, et en comprimant les sanglots qui s'échappaient de ma gorge, je demandai à ce Dieu, que ces pauvres délaissés imploraient tous les soirs de donner à mon épouse les forces nécessaires pour l'entretien que j'allais avoir avec elle.

Quand je me relevai, je me sentais fort d'un courage nouveau. Mes pleurs essuyés, je frappai, d'une main tremblante. Ouvrez, s'écrie une voix que je reconnus ?

J'entrebaillai la porte, pour ne pas trop les surprendre, et je demandai, s'il n'y avait pas de place pour coucher un pauvre mendiant. Ma femme sursauta sur son siège. Je vis courir

une lueur sur son front. Elle se leva brusquement et courut vers moi : — Entrez, dit-elle, d'une voix pleine d'anxiété.

Je m'élançai pour lui sauter au cou, mais la crainte que trop de brusquerie pourrait lui être fatale, me retint.

Entrez, Monsieur, entrez, répéta Zoé : — Pour le coup, je me décidai, croyant que ma longue barbe et mes cheveux blancs tromperaient le regard de celle qui m'examinait avec une attention minutieuse. J'essayai d'éviter la lumière ; peine inutile ! Je n'avais pas fait deux pas, que ma pauvre femme, inspirée sans doute par son bon ange, se précipita dans mes bras, en s'écriant : " comment, mon Dieu, c'est toi Jos, " et elle demeura pantelante suspendue à mes lèvres. La parole expira dans son gosier, plein de soupirs. Tous mes membres tremblaient à se disloquer.

Ce cri avait réveillé les enfants qui comme une bombe, firent irruption dans la salle. — Votre père ! exclama Zoé. — Ensemble, comme mus par un ressort, mes chers petits accoururent baiser mon front brûlant. Longtemps nous restâmes confondus dans cette étreinte. Nous pleurions à chaudes larmes.

Après ce premier épanchement de notre bonheur, après avoir donné à nos pleurs leur cours ordinaire, nous n'avons pas oublié la Providence qui nous avait ménagé des jours heureux après les heures de la tempête. Bien des chagrins avaient bourrelé nos âmes, mais l'ivresse de ce moment nous en dédommageait amplement.

Mon épouse, dans son excitation, ne pouvait pas en croire ses yeux. Tantôt elle riait, tantôt elle pleurait, et je ne pouvais pas suffire à répondre à toutes ses questions. Elle avait tant pleuré, tant souffert, tant soupiré ! et maintenant sa consolation était si grande, si inattendue, qu'elle paraissait incroyable.

Le malheur nous avait séparés, le Ciel nous réunissait.

Comme bien vous pensez, mes amis, ajouta le vieillard en terminant, je passai une bonne nuit cette fois là. Les rêves que je fis étaient si remplis d'incantations fantastiques, que je

croyais être ravi au paradis. Mais le matin, quand de chaudes caresses vinrent saluer mon réveil, je m'aperçus que j'étais encore avec ma bonne Zoé, et tous les jours depuis, elle fut le soutien de mes fatigues, ainsi que l'ange de mon foyer. Que Dieu en soit béni ! ”

Sa tâche accomplie, le père Joseph Guimond, fier d'avoir tenu son auditoire suspendu à ses lèvres, ralluma sa pipe avec un sourire de satisfaction.

Longtemps encore on prolongea la conversation. Ce ne fut qu'un coup de minuit que la compagnie se dispersa. Chacun emportant avec lui un beau souvenir de cette petite fête. Quelle existence, pensaient ces braves gens, que celle de ce vieillard !!!

— La veillée était finie —

J. G. BOISSONNEAULT, E. E. D.

LES TEMPS SONT CHANGÉS.

Aux temps regrettés de Mathusalem, d'après des documents authentiques que j'ai par devers moi, un enfant était un enfant et s'appelait *bébé*, jusqu'à l'âge de 150 ans. A cet âge, il devenait un *garçon* et on lui permettait de porter le pantalon.

A 400 ans, il devenait majeur, et obtenait le droit de gérer ses affaires, sur permis du protonotaire, dûment attesté et enregistré.

Aujourd'hui, à deux ans il y a longtemps qu'on ne s'appelle plus bébé, il y a longtemps qu'on porte le pantalon.

A 7 ans, on est plus savant que père et mère ; à 10 ans, on est homme fait ; à 12, on boit du *brandy* ; à 15, on se marie ; à 20 ans, on conduit les affaires de son pays.

DR. H. LARUE

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts.
Franc de port.

N. B. Le manuscrit de la *Maison de l'enfant perdue* nous fait défaut par accident pour le présent numéro. — Ne manquez point de lire *Jeanne d'Arc*.

JEANNE D'ARC

“ Salut, Sarah ! salut, charmante Dona Sol.”

L. H. FRÉCHETTE.

Madame Sarah Bernhardt a fait un descente à Montréal.

Madame Sarah Bernhardt est une actrice d'un talent plein d'étrangetés.

Sur l'estrade de son théâtre, Montréal l'a vue, étincelante, sous les feux de la rampe, du reflet de ses pierreries. La caresse audacieuse de sa voix a frolé le peuple des auditoires. Son jeu effréné a excité le trépignement des foules. De tous les coins du pays, il est venu des gens, anxieux de voir dans la plénitude de son étalage la femme du monde qui se tord le mieux. Des vieillards, des hommes, des femmes, des jeunes gens, des jeunes filles, des enfants, hélas ! oui, des enfants, ont écouté *Fedora*, *La Tosca*, *La Dame aux Camélias*, *Frou Frou*, sans rougir ; ils ont souligné d'un sourire les gravelures et les ribauderies ; aux scènes pathétiques, on les a vus prostituer la sainteté des larmes.

Mais laissons la malsaine admiration de cette foule se nourrir des souvenirs inquiétants qui, depuis les spasmes de madame Sarah Bernhardt, doivent hanter ses loisirs du jour et ses insomnies de la nuit. Je ne veux pas souiller ma plume des mots nécessaires à l'examen d'une littérature en train de pourrir.

Madame Sarah Bernhardt a aussi joué *Jeanne d'Arc*, de Barbier.

La bonne Lorraine est l'une des gloires les plus pures de la France. La page d'histoire où il est parlé de Jeanne d'Arc, est

la première apprise ; le souvenir de l'héroïne est de ceux qui se transmettent avec le sang français ; sa mémoire doit rester inattaquable et respectée. Quand Voltaire eût tenté de noircir la douce Pucelle, l'irrésistible clameur du peuple cria : " Ne touchez pas à notre idole ! " D'autres ont voulu faire monter Jeanne sur les planches du théâtre et la faire parler dans l'atmosphère des décors ; c'était encore une irrévérence. On voulait être fidèle à l'histoire et à la tradition, c'est vrai mais il existe dans l'histoire et dans la tradition certaines figures si grandes, si nobles, si élevées, si vénérables, si augustes, et si majestueuses, qu'on ne saurait les mettre en scène sans en diminuer les proportions et en amoindrir l'intraduisible gloire ; il y a dans les souvenirs du peuple des incarnations, d'un idéal si pur, d'un surnaturel si éclatant, d'une supériorité si haute, qu'elles appartiennent au miracle plutôt qu'à la nature, et que l'optique de la scène ne peut qu'anéantir leur salutaire influence, en leur donnant une réalité fictive simplement extraordinaire ; il est des pages en l'histoire des nations qui ne se jouent point. Il faut laisser ces légendes dans la sphère où les placent la foi et la naïveté populaire, plus vraies que le scepticisme du siècle. Laissez au peuple ses croyances ; laissez au patriotisme ses sources ; ne profanez point les gloires de la patrie.

Il s'est trouvé, en France, des voix fières qui ont protesté. à quoi sert protester quand passe la dépravation profonde des masses, et quand tout dégringole ?

Ici, je pensais que l'indignation et le dégoût empêcheraient la profanation de la Pucelle. J'espérais qu'après avoir laissé, sans aller voir, cette femme étaler cyniquement les passions du drame moderne sur le théâtre pendant huit jours, lorsqu'elle oserait jouer *Jeanne d'Arc*, la chaste et bonne Lorraine, j'espérais qu'alors on lui ferait voir que nous sommes Catholiques et Canadiens Français, et que nous entendons laisser *Jeanne d'Arc* où elle est, dans les inaccessibles hauteurs d'où elle réconforte le patriotisme français.

Je me trompais.

Ecoutez les conversations ; lisez les journaux.

Voilà que la Jeanne d'Acre qui vivra éternellement dans la mémoire des Canadiens n'est plus la vierge de Domrémy ; c'est l'incarnation sacrilège qu'en a fait une actrice, avec ces mêmes moyens d'action qui, la veille, faisaient bondir toutes les passions mauvaises des coulisses, de la scène, du parterre et de la galerie. L'inspirée, l'héroïne, la vierge sans peur et sans reproche des temps anciens ; c'est Madame Rosine Bernhardt dite Sarah. Jeanne ne sera plus enveloppée de gloire mystique et surnaturelle et de sa mystérieuse puissance à la fois douce et terrible ; elle apparaîtra désormais dans une sorte d'idéalisme artificiel, créée par le jeu de la Comédienne. Jeanne d'Acre enfin, sous les traits de Dona Sol ; Madame Sarah Bernhardt d'abord, et Jeanne d'Arc ensuite. La Bernhardt a supplanté Jeanne. Scandale effronté des planches, ! la grande figure de Jeanne d'Arc, rapetissé aux besoins de la scène, aux exigences de méchants vers et aux caprices d'une femme, a été importée ici pour que les lambeaux de sa gloire profanée servent de trophée à une actrice.

Pauvre, pauvre Jeanne ! Rouen n'a pas vu la fin de ton supplice ; il se continue quatre siècles après ta mort, et une créature de théâtre te traîne par les deux hémisphères avec les scandales de ses représentations. Ta bannière a sauvé la France ; et ton nom sert aujourd'hui de réclame à une troupe de Comédiens. Ton bucher est maintenant le piédestal d'une actrice trop célèbre. Les cris de triomphe de l'Angleterre autour de ton martyre se sont étouffés sous le blâme et la reprobation universels ; mais à ces insultes s'ajoute aujourd'hui l'outrage nouveau des fils de France, applaudissant, sur une terre anglaise, la profanation de ta mémoire sacrée !

DENIS RUTHAN

Québec, avril, 1891.

VARIÉTÉS

Conversation boulevardière :

- D'où sortez-vous, mon cher, avec cette mine de moribond ?...
- Je viens d'être malade... six semaines sans quitter le lit.
- Le mal était donc bien grave ?
- Non pas... la maladie était petite, mais c'est un grand médecin qui m'a soigné !...

Dans un restaurant du boulevard :

- Garçon, apportez-moi des fautes d'orthographe.
- Le garçon, ahuri :
- Mais... monsieur, nous n'en avons pas...
- Alors, pourquoi en mettez-vous sur la carte ?

Un ivregne qui n'avait plus que quelques heures à vivre, se lève sur son séant pour demander un verre d'eau.

— Au moment, dit-il, de passer dans l'autre monde, je veux me réconcilier avec mon plus mortel ennemi.

Une jeune maman fait la leçon de catéchisme à son bébé.

Celui-ci après avoir écouté attentivement :

- Dis donc, petite mère, alors c'est sûr qu'on est bienheureux dans le ciel ?
- Oui, mon chéri.
- Alors, dis, on y mange des confitures ?

Quelqu'un racontait devant cet excellent Guibollard qu'un de ses amis avait été autrefois "dévorer" par un chien errant et qu'il était mort sur le coup de ses blessures.

— Ah ! le malheureux !... sans compter ajouta-t-il en frémissant, que ce chien était peut-être enragé !

EN EUROPE : PAR CI PAR LÀ

CHAPITRE DIXIÈME

DE PISE A ROME

Voici pour cette fois, le seul souvenir que j'en apporte : un poulet rôti, une pincée de sel, un cruchon de vin, un petit pain et deux oranges. Et pendant qu'on traverse la vaste plaine unie qui entoure cette ville historique, autrefois commerçante, savante et puissante, prosaïquement, tout seul je fais festin.

Cecina. Le soleil se couche là-bas, dans la mer, à l'occident, au milieu d'un nuage qui s'étend comme un rideau de pourpre par delà l'île d'Elbe, où se coucha un autre astre à son déclin, Napoléon. Nous allons entrer dans les marasmes, longs et larges marais malsains, où il n'y a rien d'intéressant à voir. Quand nous atteindrons la campagne romaine, il y aura longtemps que la nuit nous aura apporté le silence et la réflexion. Réfléchissons donc, réfléchissons de 5½ à 11½ heures : préambule digne d'une religieuse mission, arrivée convenable dans un lieu célèbre et sacré.

Mon esprit se replit sur lui-même, mon cœur se sert d'émotions, en pensant que ce soir je coucherai dans la Ville éternelle. J'y rencontrerai les premiers hommes de la catholicité, j'y traiterai des affaires qui devront influencer grandement sur notre avenir religieux. Dans les moments de loisir, je visiterai les sanctuaires pieux, les ruines antiques : l'histoire et la foi se partageront mes promenades et mes lectures. Le sol de Rome exhale un parfum d'héroïsme, il a des émanations de martyre et de virginité ! priez pour moi. Pour remplir et sanctifier les six heures de chemin de fer que j'ai devant moi, je vais dire un rosaire pour ma mère, un rosaire pour mon ami. *Valete in Domino.*

2ième PARTIE

A ROME : PAR CI PAR LÀ

CHAPITRE PREMIER

Du 30 janvier au 7 février 1890.

Villa della Presentazione, 13 via Milazzo, Rome.

Mon cher ami.

Jeudi, 30 janvier.— Sautant à pieds joints par-dessus la journée perdue, j'adopte le calendrier des autres. Hier midi, je quittai mon hôtel pour aller au Collège Canadien, prendre là un cicerone pour me chercher une pension quelque part. Mais avant je voulus faire une visite à une conductrice dont je me suis toujours bien trouvé de suivre les directions, la bonne mère que nous avons au ciel.

Au bout de la rue des Quatre fontaines, y faisant face, se trouve Sainte Marie Majeure, une des plus anciennes églises de Rome, que le pape Libère bâtit sur l'invitation même de la Sainte Vierge ; elle lui était apparue, ainsi qu'au Patricien Jean, leur demandant de lui élever un temple là où ils trouveraient, le lendemain matin, de la neige fraîche. Or c'était le 5 d'août. De là viennent le nom et la fête de N. D. des neiges. C'est dans cette basilique que, passant devant le Collège Canadien sans m'y arrêter, je me rendis tout droit.

Quel coup d'œil brillant et majestueux ! quel plafond magnifique ! quelle rangée splendide de 42 colonnes en marbre et en granit, dans le style ionien ! quelle brillante chose que la chapelle sixtine ! quelle richesse d'agate et de lapis-lazuli dans la chapelle Borghèse !

Mais pour aujourd'hui je n'étais venu voir ni l'architecture, ni les tableaux, ni les statues ; j'étais venu prier. J'allai devant la crèche de Jésus, la vraie crèche, celle de Bethléem, qu'on a transportée ici, et je m'agenouillai, berger venant du lointain Canada. J'allai devant le tombeau renfermant le corps de St Mathieu ; j'allai surtout devant l'image miraculeuse de la Sainte Vierge, qu'on attribue à St Luc. Je la priai pour ma mission. Si c'est mieux pour le bien de la religion que je ne réussisse pas, je demande de ne pas réussir. Je priai pour ma mère, pour mes parents, pour mes amis. Je priai pour ma paroisse, pour mon couvent. Je priai pour ma conversion. Je passai là deux heures, lisant, pensant, priant, et pourquoi ne le dirai-je pas ?... pleurant et le temps me parut bien court.

De là je revins au Collège Canadien. M. Palin, supérieur, et M. Vacher, économiste, que j'ai bien connus au Canada, voulaient me garder. Cela m'aurait coûté moins cher, mais : " Non, leur dis-je, votre collège est un terrain neutre, maison d'études, qui ne doit froisser aucune susceptibilité. Je suis, il est vrai, un homme de paix ; mais si on me fait la guerre, je pourrais bien riposter. Advenant un conflit, vous pourriez être embarrassés de ma présence ; et moi-même je me sentirais gêné dans mes mouvements. Je veux garder toute ma liberté d'athlète. Seulement je me donnerai le plaisir de venir vous voir souvent, vous me serez dans Rome un petit Canada." Le moyen de résister à tant de sagesse.

M. Cousineau, prêtre du séminaire de Ste Thérèse, un ancien élève en théologie et un ami intime, me pilota. Nous allâmes à la pension Lavigne, pas de place dans un couvent, *Piazza Berberini*, pas de place, dans des maisons particulières, pas de place. Rome, en hiver, est remplie d'étrangers, de visiteurs, de curieux et de délégués qui, comme moi, viennent par affaires. Près de la Minerve, nous trouvâmes une petite chambre, mais si sombre, mais si peu éclairée, mais si veuve de soleil, que j'y serais mort d'ennui : un franc par jour, moins cher qu'ici ; mais la vie vaut bien trente francs par mois. " Au-

revoir, dis-je à la femme ; si je ne suis pas revenu à sept heures, ne comptez pas sur moi.”

Enfin nous arrivons chez ces sœurs de la Charité, Rue Milazzo, près de la gare. On me montre une chambre, grande, haute, propre, parquet en brique, tapis en corde, beau lit blanc, bonnes chaises, un fauteuil, un bureau ; le soleil y entre de huit heures à midi : c'est gai, c'est sain, et, au moment que je vous écris, cet astre bienfaisant me regarde et me sourit à travers mes rideaux de dentelles. La table me paraît bonne. Il y a chapelle dans la maison. Je pourrai y dire la messe tous les jours à six heures, ce qui n'est pas un petit avantage. J'ai besoin de silence, et je suis hors, ici, de la partie des affaires dans la Rome neuve, bien bâtie, propre comme Paris. Il me faut être discret, et je suis loin des questions inopportunes contre lesquelles il est difficile de se garer continuellement quand on vit au milieu d'elles. Cette pension coûte bien un dollar et soixante centins par jour, à part le blanchissage et certain petit casuel ; mais c'est aussi bon marché que partout ailleurs.

Voilà pour les avantages. L'inconvénient est que je suis un peu loin du centre de la ville. Cependant des omnibus passent à la porte tous les dix minutes. À pied, vingt minutes, une demi-heure tout au plus, me conduisent à la Propagande, où j'aurai affaire ; et je n'y aurai pas affaire tous les jours. Enfin, il n'y a pas de médailles sans revers. Seule l'expérience dira si je suis bien tombé ; si oui, j'y resterai ; si non, je me transporterai ailleurs.

Croyez que votre lettre du 13 qui m'attendait chez M. Cousineau m'a fait plaisir. Merci des petits détails que vous m'y donnez. Vos cartes postales ne me sont parvenues ni à New-York, ni au Havre. Je suis touché de votre attention. La tempête a fait bien des dégâts sur mer et en France, nous ne nous sommes pas trouvés sur son passage. Que la mère se console. Qu'elle n'ait pas peur, elle sait bien que je suis né sous une bonne étoile.

Si l'occasion s'en présente, remerciez les bonnes âmes qui